

nue qui avait traité les saints d'argents à la façon du Petit-Beauceron, et qui avait rendu à la société ce gaillard sans préjugés.

Beau-François et Beau avaient apporté des poules prises à Torsonville, dans la basse-cour du laboureur Marchon. Jacques-d'Etampes avait pris quatre oies chez Chambon, à la ferme d'Ouarville. D'autres fournissaient le vin, le pain, les légumes. L'immense marmite du père Pigolet chantait déjà sur un vaste feu de sarments, et les femmes couvraient de pots, d'assiettes et de verres la longue table du festin.

On procéda d'abord à la double cérémonie des mariages. La célébration en fut passablement sommaire. Le vieux Lejeune, ce bandit invalide que sa soutane en loques et son bréviaire avaient institué de plein droit "curé des pié-gres," revêtit son costume officiel, et, s'établissant sous le soupirail, marmotta dans son livre quelques prières sacrilèges, entrecoupées de gaudrioles et de jurons. Puis, Beau-François et Chat-Gauthier prirent chacun un bâton, et les étendirent à trois pieds de terre; chaque bâton touchant le bout de l'autre.

Le Rouge-d'Auneau, paré de ses plus beaux atours, les cheveux coquettement nattés en cadennettes, les breloques au gousset, le mouchoir de soie "à la nation" (orné de canons et de bonnets rouges) noué en cravate, l'habit frétilant aux longues basques, le pantalon perdu dans des bottes molles à glands de soie, et tenant à la main son "pouvoir exécutif," c'est-à-dire une énorme canne en spirale, se présenta le premier devant les bâtons, tenant par le petit doigt de la main gauche la Belle-Victoire.

— "Gueux, veux-tu de la gueuse ?" dit Lejeune. C'était la formule consacrée.

— "Oui, gueux," répondit le lieutenant.

— "Gueuse, veux-tu du gueux ?" — "Oui, gueux." — Alors, "saute gueux."

Et le Rouge-d'Auneau s'élança légèrement par-dessus les deux bâtons immobiles. Quand la Belle-Victoire se présenta à son tour pour sauter, les bâtons s'inclinèrent galamment devant la plus jolie fille de la bande, après les deux Bignon.

Nous laissons à penser les quolibets hideux que la cérémonie dut faire éclore, quand vint le tour du vieil équarisseur et de son ignoble compagne. Puis l'orgie succéda à ces immondes épousailles qui donnèrent à plus d'un bandit la tentation d'un divorce. Ce ne fut pas sans inquiétude que les deux Bignon entendirent, au dessert, leurs maris chanter, en chœur la chanson, alors en vogue, du père Luron :

Je n'avions qu'un'femme, et queuq'fois
C'est d'trop dans le ménage.

J'en aurons deux, j'en aurons trois,

Queu délire ! queu ramage !

Maintenant qu'on peut divorcer,
Queu plaisir tous les ans de s'marier.

L'expédition de Gautray, avec son riche butin, avait enflammé toutes les têtes, et fait au Rouge-d'Auneau un parti sérieux dans la bande. Le Beau-François sentit la nécessité de relever son autorité par quelque coup d'éclat. Mais sa première tentative fut un mécompte.

Une dizaine d'hommes choisis furent désignés par lui pour piller, dans la nuit du 11 janvier 1796, la ferme de la veuve Mauguin, près de Ville-Sauvage.

La porte enfoncée, selon les règles ordinaires, la pauvre veuve et ses trois domestiques furent bientôt garrottés et réduits à assister au pillage. Brigand et le Petit-Limousin faisaient les paquets. Le Rouge-d'Auneau, toujours "faraud," s'était approprié une belle culotte de ratine, un gilet de toile d'Orange et une belle chemise neuve. Il venait de jeter avec mépris sa chemise sordide, son vieux gilet à manches et son pantalon frangé, lorsque, tout à coup, Quatre-Sous, resté en sentinelle, cria : "A la raille !"

Deux femmes revenaient de la veillée, et on voyait courir des lumières dans Ville-Sauvage. Les bandits détalèrent et le Rouge-d'Auneau partit comme les autres, sa chemise, sa culotte et sa veste sous le bras, n'ayant pour tout vêtement que son chapeau et ses souliers.

Au tournant du mur de la ferme de Brans, des pas précipités se firent entendre. Des hommes embusqués se levaient de tous côtés et des armes brillaient. La fuite des bandits se changea en une course désordonnée. Malgré son costume succinct, le Rouge-d'Auneau avait des ailes; le Beau-François dévorait le chemin de ses énormes enjambées. Tout à coup, un véritable feu de file partit de derrière une meule de paille : un bruit sourd se fit entendre sur le chemin que les bandits venaient de traverser et qui, seul, les séparait encore des bois de Saint-Arnoult. — "Qui est-ce qui est tombé-là ?" dit d'une voix impérieuse et contenue le Beau-François en s'arrêtant derrière les premiers arbres. — "C'est le Petit-Limousin-la-Blouse; il en tient," répondit Brigand. — "Va le chercher, ou je t'assomme. Je ne veux pas leur laisser la peau de ce petit imbécile pour nous faire reconnaître."

Brigand obéit en grommelant, et cinq minutes après il revint, traînant par les

jambes un cadavre dont la tête et les bras heurtaient, avec un son mât, les pierres de la route.

Sans-Orteaux et François-de-Menecy chargèrent le corps sur leurs épaules, et la troupe s'enfonça sous bois, ayant à l'arrière-garde le Borgne-du-Mans et Beau-François qui jeta un dernier coup d'oeil sur les lumières errantes du hameau, et, menaçant de son bâton d'épine, murmura sourdement : — "Mes gars de Ville-Sauvage, nous nous reverrons."

Ils allaient se revoir en effet, mais plus tôt que ne le pensait le chef des bandits. Une fois enfoncés dans le bois de Saint-Arnoult, Beau-François et ses hommes se crurent sauvés. A la première clairière, ils amassèrent des broussailles et firent du feu, en gens qui se sentent chez eux. Mais les hommes de Ville-Sauvage avaient suivi les bandits à la trace. Ils les virent autour du feu dont les reflets rougeâtres éclairaient le corps du Petit-Limousin, dans lequel Brigand venait de reconnaître un reste de vie. Brigand se penchait vers son camarade pour lui introduire dans la bouche sa gourde à eau-de-vie, quand un coup de feu retentit et une balle vint lui fracasser la jambe gauche.

Plusieurs coups de feu se succédèrent; les balles sifflaient et faisaient voler les étincelles dans le brasier. Les bandits, éperdus se sauvèrent dans les fourrés, sans chercher, cette fois, à emporter leurs camarades. Le Rouge-d'Auneau courut jusqu'au petit jour, perdant un à un ses souliers et déchirant ses pieds sur les cailloux que recouvrait la neige. On l'eût suivi au sang comme une bête fauve démontée. Sur le matin, il trouva, dans les vignes d'un coteau qu'il gravissait, un vigneron dont les bons sabots le tentèrent. — "Veux-tu me vendre tes sabots, dit-il à l'homme, je t'en donne douze sous." Le vigneron, peu rassuré en présence de ce bandit haletant, aux cheveux rouges, à Poelil torve, au costume en désordre, consentit. Le Rouge-d'Auneau donna une pièce de douze sous et chaussa les sabots; puis, il reprit sa course alourdie. Mais le vigneron n'eut pas plutôt regardé sa pièce qu'il la reconnut fautive, et, courant après le coureur, il le menaça de le clouer, comme un lézard, avec un échelas pointu. Le Rouge-d'Auneau chercha une bonne pièce et la donna. Décidément, la journée était mauvaise.

Quant aux deux blessés du bois Saint-Arnoult, ils furent ramassés par les gens de Ville-Sauvage. On les conduisit dans la prison de Dourdan. Le Petit-Limousin y mourut au bout de quelques jours.

(A suivre.)